



L'Origole, quel curieux nom pour un ultra trail. L'Origole n'évoque pas au premier abord les valeurs viriles et guerrières des autres courses telles que les Hospitaliers (où Stéphane et Cyril se sont brillamment illustrés), les Templiers, la Course des géants... Non, L'Origole m'évoque plutôt le nom d'une Pizza... Le site internet n'est pas plus vendeur : un dessin représentant des coureurs posés sur une minuscule planète, style « Petit prince » à la Saint Exupéry ; le règlement en pdf, 3 photos prises en plein jour... et un lien internet pour s'inscrire (vous ne me croyez pas et bien jugez pas vous-même : <http://www.alternature3r.fr/origole.html>). Bref, on ne vient pas à L'Origole par hasard, il faut le vouloir☺, et c'est le bouche à oreille qui m'a décidé. La bouche en l'occurrence est celle d'Yvette qui semble

être une habituée et qui vend bien mieux la course que les organisateurs. Une recommandation d'Yvette vaut bien celle d'un bottin gourmand pour une bonne table. L'année précédente, nous avons déjà participé ensemble à la Saintélyon alors pourquoi ne pas partager de nouveau un moment ensemble...

Après avoir raté ma préparation et donc le départ du festival des Hospitaliers quelques semaines plus tôt, j'étais à la recherche d'un ultra trail de nuit, histoire de finir l'année en apothéose. Un peu comme une ponctuation finale à mon histoire sportive de 2014, avant d'écrire un autre chapitre l'année suivante. Un ultra, de nuit, en décembre, c'est toujours un peu l'aventure et souvent la galère ☺ alors raison de plus pour en faire un. L'histoire dira si la ponctuation sera un point final, un point d'interrogation ou un point d'exclamation. Compte tenu de mon manque de temps pour m'entraîner, je ne me sentais pas prêt pour un 80 km mais un « petit 50 » me tentait bien. Trois courses répondaient à mes critères et se disputaient ma préférence : la Saintexpress, grosso modo la moitié de la Saintélyon. J'ai eu l'occasion d'y participer il y a 3 ans : on part de saint Catherine et on descend vers Lyon pour arriver vers 3-4H du mat et faire la sortie des boites ☺ ; La Menestrel, en Bretagne, une course a priori très physique comme les bonnets rouges savent les imaginer ; L'Origole dans les Yvelines à une heure de chez moi... Etant un peu feignant du côté organisation, allons-y pour L'Origole. Et puis, si on rigole ☺ en plus (jeux de mot)... La course étant prévue le jour du Téléthon, une partie des bénéfiques sera reversée à l'organisation. Alors, si la cause est juste, plus d'hésitation... !

Novembre sera donc dédié à un entraînement d'urgence : sorties longues les dimanches avec les fameux parcours des 25 ou 35 bosses à Fontainebleau (càd le circuit rouge ou les circuits rouge + bleu dans la forêt des 3 pignons). J'adore ce terrain de jeu. Non seulement il est magnifique et permet vraiment de se ressourcer en pleine nature, mais il est techniquement très complet avec du cardio, de la proprioception, de la concentration (sinon gare à la chute), des squats à n'en plus finir et une durée parfaitement adaptée entre 2h30 et 3h45 selon le circuit. Pour le reste de la semaine, quelques sorties longues complémentaires sont programmées de nuit, avec l'objectif peu ambitieux de faire environ 70km cumulés par semaine. Cela devrait me permettre de ne pas trop finir HS le jour J. Enfin, pour finir, décaler son heure de coucher quelques nuits avant. Voilà, pour la théorie en tout cas.

Qu'on se le dise, l'Origole est une course pour coureurs bien organisés et prévoyants ; pas du genre adaptée à ceux qui font tout dans l'urgence et au dernier moment comme bibi. Les problèmes commencent à l'inscription sensée se clôturer au 1^{er} décembre. Nous sommes mi-novembre donc je suis « large » ☺, sauf que bien entendu, les inscriptions sont déjà fermées. Horreur, malheur. Je n'ai pas de plan B... Quelques mails d'harcèlement aux organisateurs plus tard et je parviens toutefois à les persuader de me vendre un dossard pour le 52km / 1000D+. ☺.

J'ai échappé au pire, du moins le pensais-je, car le pire se sera justement de participer à la course...

L'Origole part du Perray en Yvelines. A priori un petit bled perdu en pleine forêt de Rambouillet, probablement habité par une colonie de bucherons... Là aussi, il faut faire preuve d'organisation et bien rentrer dans le GPS le nom de la ville mais aussi la rue du PC course. Ce que je ne fais pas, bien entendu, pensant à tort que tout sera bien balisé à mon arrivée aux abords du point de chute. Et bien non, rien, pas un panneau visible et la ville possède évidemment plusieurs stades... Bon, voyons en centre-ville. Il est 21H et la remise des dossards se termine dans 15 minutes... Cool, je suis large... Je vois avec satisfaction que je ne suis pas le seul dans cette situation, des gars en collant lycra tournent également à la recherche d'informations en interpellant des passants quelques peu surpris. C'est bon, J'ai l'adresse, je saute dans la voiture, me gare dans une petite ruelle à 800 m Gymnase et part au pas de course chercher mon dossard. J'avoue que je me pose déjà des questions sur l'organisation, si trouver le point de départ est aussi hasardeux, que ce passera-t'il une fois en forêt ? Le souvenir de « la Chouette et le Hiboux », la semaine précédente à Cheptainville, me revient en tête avec ses 700 participants perdus en pleine nuit. Cela avait tourné au gag sur ce 18km mais cela sera la mort assurée sur un 52km, surtout qu'il ne fait pas chaud ce soir du 6 décembre.

Bon, j'ai passé avec succès la première barrière horaire : j'ai mon dossard en poche☺. Il me reste 15 minutes pour me préparer dans la voiture avant le débriefing obligatoire par les organisateurs. Sur des courses longues, il est toujours difficile de s'avoir comment s'habiller. La température va chuter cette nuit et je prévois bien 5°C de différence entre le début et la fin. Partir trop couvert, c'est la garantie d'être rapidement trempé de sueur et de galérer pendant les quelques heures de la course. Partir trop léger n'est pas une solution non plus pour des raisons évidentes. La réflexion n'avance pas, T-Shirt Odlo ou pas ? Faut se décider... Finalement, se sera corsaire, T-shirt respirant, couche technique, coupe-vent, bonnet, gant, frontale et sac à dos chargé à minimum avec 1L de boisson en Camel bak.

Tiens, en parlant de boisson, ne vous a-t'on jamais dit qu'il fallait toujours la tester AVANT et pas PENDANT la course ? Alors pourquoi certains coureurs avisés se lancent parfois dans des expérimentations de dernières minutes ? Du genre, oui, un parachute pour la chute libre c'est utile, mais je suis persuadé qu'un parapluie pourrait aussi faire l'affaire... Exit le Powerad que je connais si bien : j'ai versé ce soir-là dans mon Camel bak un litre de jus de Cranberry achetée le matin même, additionné de 4 cuillères de maltodextrine achetée chez le pharmacien. Humm, délicieux et en plus, c'est bon pour la vessie...

Enfin, me voilà prêt et de retour dans le ventre rond et douillet du gymnase. Il grouille d'une foule multicolore. Cela sent le baume du tigre et les huiles essentielles. Il règne une ambiance de « Saintélyon ». Chacun fini de lasser ses chaussures, d'agrafer son dossard, de vérifier son équipement, de prendre des photos, des selfies du genre, « j'y étais ». L'atmosphère est électrique et chargée d'énergie. On a l'impression que dans quelques minutes, tous vont monter au front et que leur équipement sera leur garantie de salut. Chacun se regarde, se toise. Je vois dans les yeux la même incertitude quant à l'habillement. On se compare silencieusement. Tiens, celui-là à mis des guêtres... Mince, mes guêtres... je savais bien que j'avais oublié quelques choses...

Je cherche Yvette du regard... Sans succès. Elle doit faire des abdos quelques part pour se préparer☺. On se retrouvera sur la ligne de départ peut-être...L'organisateur donne ses consignes. 3 courses vont partir en même temps, le 32kn, le 52km et le 82km. Attention de ne pas se laisser entrainer. Le parcours est constitué de 3 boucles que l'on enchaîne au fur et à mesure en fonction de la distance choisie. L'Organisateur rappelle les barrières horaires. Chaque

boucle se fait en totale autonomie mais des baliseurs seront présents tous les 3 kms (pour ramasser les corps). 700 inscrits au total si je me souviens bien. A, un détail, le parcours serait très boueux. 19 zones boueuses de quelques centaines de mètres sont signalées...

La foule joyeuse quitte le gymnase, on entend des rires, des coureurs s'appellent et s'interpellent. Nous rejoignons la ligne de départ. La foule devient plus compacte. Le corps à corps commence. Soudain, devant moi, deux visages familiers : Yvette et Gérôme. Comme à la Saintélyon l'année précédente, nous nous retrouvons face à face, par hasard, juste devant le sas de départ. On échange quelques mots d'encouragement avant de se reperdre immédiatement dans la foule qui nous entraîne et nous sépare. Aie, je me retrouve plutôt en queue de peloton. Dans les derniers instants avant le départ, j'essaie de jouer des coudes pour me rapprocher au plus près de la ligne. Je ne souhaite pas partir comme un lapin avec ceux qui ne feront « que » le 32km, mais plutôt éviter les trainards et surtout de me faire enfermer à la première difficulté venue.

22H... Encore quelques minutes... Pendant le discours convenu du maire de la ville, chacun test sa frontale. Tout comme mes Speedcross vieillissantes, ma frontale ressemble à une lampe de mineur face aux derniers bijoux technologie qu'arbore mon entourage. Cela va cracher des Lumens ce soir ! La forêt ne dormira pas tranquille cette nuit je vous le dis ! Nous piaffons tous d'impatience, sautillant sur place pour nous réchauffer et canaliser le bouillonnement d'énergie que nous ne contenons plus.

J'entends une clameur qu'accompagne la lueur et la fumée de 2 feux de Bengale 30m devant. Un concert de bips sonores s'élève dans la nuit : les chronos sont lancés. La course contre le temps commence. Le flot des coureurs se déverse dans la longue ligne droite de la rue qui nous fait face. D'abord hoquetant : on avance, on ralentie, on repart, le flux de la course se stabilise. On entend quelques hurrahs et des applaudissements. Des flashes crépitent. Une foule clairsemée célèbre ses héros. Les coureurs continuent à parler, joyeux et drôles. L'allure ne me convient pas : je file sur le côté pour longer les voitures et passer le maximum de personne avant la forêt et les chemins étroits. Peu à peu, nous laissons les badauds derrière nous. La course se tait, on n'entend plus que le roulement sourd des pas qui frappent le pavé et le bringuebalement des poches à eaux. Chacun cherche à stabiliser sa respiration, à trouver son rythme. Je n'ai aucune idée du mien. Je n'ai pas l'habitude de « tourner au cardio » alors je me baserai sur mon dernier temps au trail des moulins, cet été, la distance étant la même. Avec la nuit en plus, un temps de 5H30 me paraît un bon objectif. Il faudra donc tourner autour de 6'30 au Km minimum. Pour l'instant je suis bien en dessous mais avec 95% de chemin forestier, mieux vaud profiter du bitume pendant qu'il y en a... et puis il faut faire monter le moteur en température☺.

La file des coureurs s'allonge comme une guirlande lumineuse que l'on déplie. La route longe à droite les lueurs de la ville tandis qu'à gauche, on sent la masse noire et froide de la forêt qui nous réclame. Déjà, la course bifurque. L'entrée de la forêt est signalée par une barrière et un panneau : Bienvenue dans la forêt de Rambouillet. Bienvenue en enfer se dit-on tous.

Je ne connaissais pas la forêt de Rambouillet. J'avais bien eu l'occasion de la traverser quelques fois en voiture, pour aller sur Mantes et éviter le trafic sur Versailles. J'en gardais l'image d'une grande forêt giboyeuse avec des profondes futaies et des arbres hauts et droits. Ma frontale éclaire donc sans surprise de larges troncs sombres, bordant notre chemin et fermant d'un épais couvercle de branches le tunnel lumineux ouvert par nos frontales. La forêt a déroulé un lourd tapis d'humus et de feuilles brunes, cruelle intention qui masque les défauts du sol et fait hurler les chevilles. J'avais jeté un œil sur internet pour visualiser le parcours. On voyait sur la carte une organisation semblable aux blocs d'immeubles de Manhattan : une étendue traversée par des chemins rectilignes se coupant à angle droit. Le tout était constellé de multiples petits lacs de

taille variable. Probablement très jolie en été...mais en hivers, cela devient une zone marécageuse plutôt inhospitalière. Mais cela, je ne le savais pas encore.

La boue, la voilà d'ailleurs. Les premières flaques dispersent les rangs bien ordonnés des coureurs. Des cabris colorés sautent... à droite... à gauche... et s'écartent devant moi pour me révéler les ornières. A quoi bon chercher à préserver la propreté de ses chaussures, de tout façon je n'ai pas lavé les miennes après « la chouette et le hibou ». Je file droit.

Je ne suis pas un expert en géologie ni en rhéologie de la boue, mais celle de Rambouillet n'a rien à voir avec celle du familier plateau de l'Ardenay. Je suis plutôt habitué à une boue grasse, qui colle et fait des semelles de plomb aux chaussures en leur faisant perdre toute prise au sol. Sur L'Origole, la boue est grise et plutôt fluide, pseudo plastique même pour utiliser un terme scientifique : c'est-à-dire qu'elle se fluidifie sous la contrainte. L'avantage, c'est qu'elle ne colle pas, l'inconvénient c'est qu'on s'y enfonce beaucoup plus. Je choisie pour l'instant d'être tonique et très dynamique, provoquer l'éclaboussure et retirer le pied avant que la matrice ne se referme. Hop hop hop ! Tant pis pour ceux qui courent à mes côtés mais pour l'instant, tel Moïse, je fends la boue☺.

Déjà les 1^{er} kilomètres sont avalés, je me force à boire, l'hydratation même en hivers, c'est important. Je réalise bien vite que ma boisson improvisée n'était pas une bonne idée. Trop sucrée... pas assez isotonique... Va falloir tenir et faire avec... Je suis vraiment nul... La prochaine fois, je testerai le vin chaud☺.

Les premières difficultés ont distendu la file des coureurs et je suis désormais dans un groupe à l'allure plus homogène. Nous nous enfonçons toujours plus profondément dans la forêt. L'humidité et le froid condensent instantanément nos haleines qui se mélangent et forment des halos blafards autour de nos frontales. Il devient plus difficile de voir ou l'on met les pieds. Le chemin se rétrécit et se fait plus sinueux. Les arbres semblent s'écarter à notre approche pour se refermer derrière nous. Nous transitons dans les entrailles froides de la forêt tel un bole alimentaire... Petit à petit, le groupe qui m'entoure se fait moins nombreux jusqu'à devenir une file élastique. Dans un film, c'est à ce moment-là que l'on entendrait la musique angoissante et lancinante qui signale l'imminence du drame qui menace. C'est à ce moment-là que le spectateur voudrait crier à ces coureurs qui dérangent le silence de la nuit de faire demi-tour et surtout de rester en groupe. Peine perdue, chacun essaye de distancer l'autre pour créer sa propre trace ou profiter d'une situation qui jouera en sa faveur. Au détour d'un chemin perdu, un égaré réveillera peut-être quelque chose d'oublié là depuis la nuit des temps (musique angoissante)... L'ambiance oppressante des lieux me fait penser à l'univers de H.P Lovecraft. Ado, j'étais fan de ces romans, dont le plus célèbre, l'Appel de Cthulhu, avait été adapté en un jeu de rôle qui occupa plus tard mes soirées d'étudiant. Quelle curieuse expérience me réserve donc cette nuit ?

Le rythme de la course étant donnée, il s'agit maintenant de gérer dans la durée. La première chose à faire est d'éviter l'ennui. Je fouille dans ma poche pour sortir le MP4 qui m'accompagnera cette nuit. Au programme, divers podcasts pour commencer. Le premier traitera de l'Islam en France et rappellera les origines de l'Islam, ces différents courants puis analysera la pertinence de la politique d'intégration de l'Islam en France. Le second sera dédié à l'histoire de la politique monétaire, à la crise de 2007 et au quantitative easing. Enfin, le troisième abordera les nouveaux codes de communication dans l'entreprise et à la gentillesse comme moyen pour recréer une sphère de convivialité qui s'oppose à l'avenir machine de l'homme. Qui a dit que l'on devait courir idiot ? J'adore ce type de podcast qui font passer le temps plus vite et profite du regain de vitalité de votre cerveau grâce à une meilleure oxygénation induite par la course. Les

philosophes avaient l'habitude de deviser en marchant, s'ils avaient eu des brooks peut-être l'auraient-ils fait en courant...

Les kilomètres défilent. La zone éclairée par ma frontale est triste et monochrome. J'ai l'impression de courir dans un couloir. Quelques passages plus techniques cassent cette monotonie : une montée, une descente plus pentue, des arbres couchés en travers du chemin, ici on devine la façade d'un château, là un pont qui sépare deux ententes brumeuses sous la lune... Les minutes et les images défilent, rythmées par le carillon de ma montre qui célèbre chaque kilomètre écoulé. Les passages de boue se succèdent. Je m'approche du 18^{ème} Km. Le corps a trouvé son équilibre. Je ne sens plus ma respiration, je ne sens plus mon cœur battre, tout est calme (suis-je mort ?☺). J'aime cet instant de plénitude où le corps s'embles'endormir et l'esprit flotter. C'est pour ce moment-là que je cours. Pour ce moment de quiétude où j'ai l'impression de me dissoudre dans le monde qui m'entoure. Bizarrement, mon corps semble s'éteindre et pourtant j'ai l'impression de vivre plus intensément chaque seconde. Loin des débats de société qui voudraient me pousser à produire toujours plus pendant la semaine et à consommer toujours plus le weekend end, moi, je cours... tout simplement... et je suis bien. Je sais que cet état est transitoire, je sais que dans un certain temps, le corps se réveillera et hésitera parmi ces peines. Je sais que l'esprit se fera plus lourd tout en devenant plus vide. Je sais que le réveil sera difficile, mais pour l'instant, je cours et je suis bien.

25km, Je cours seul maintenant. Je me sais sur le retour, encore 7km avant la soupe du premier ravitaillement. Je commence à avoir faim et soif. La boisson dans ma poche à eau, trop sucré, est maintenant trop froide pour me contenter et mon dernier Miel Pops vient d'être digéré☺. Je me réveille de ma douce torpeur, les endorphines produisent moins leurs effets. Il va falloir tenir encore le double de la distance mon pti gars...

La boue, toujours la boue, encore la boue. De la boue dans les descentes, de la boue dans le creux des chemins, de la boue dans les montées... De la boue partout et tout le temps... Je pense à ces images de poilus, au fond des tranchées, enlisés dans leur trou à rat. A chaque pas, je sens mes pieds disparaître dans le ventre mou de cette terre grise. Elle me réclame. Mes pieds s'en extraient toujours plus difficilement dans un bruit de succion obscène. J'essaie de rester tonique et dynamique pour ne pas m'enliser mais la terre se fait toujours plus insistante. Des flaques d'eaux noires apparaissent. Les abords des chemins sont bordés de ronces qui brisent toutes tentatives de nous échapper. Mon corps se contorsionne dans des postures grotesques lorsque le passage se fait trop instable et trop glissant. La bataille tourne au corps à corps. Je sens cette boue liquide sur mes jambes, elle s'immisce dans mes chausseurs, s'insinue entre mes orteils. Je sens la boue envahir mes chaussures et réduire l'espace vitale autour de mes pieds. J'ai l'impression d'avoir une boule papier au bout chaque chaussure. La boue a fini par former une semelle dure sous mes pieds et cela me gêne terriblement ... Arrêter de se plaindre, penser à autre chose, détourner son esprit... Au loin, la lumière jaune des lampadaires à vapeur de sodium m'indique que la première boucle touche à sa fin. Je sors de la forêt et coupe ma frontale, cela repose les yeux et la tête. Le givre a recouvert la chaussée et les véhicules garés sur le bord. Tant mieux, le froid rendra peut-être le sol plus dur. Encore une interminable ligne droite et je vois enfin le stade. Les badauds ont disparu. A part le coureur 50 m devant moi, c'est le désert. Je passe la ligne de la 1^{ère} boucle après 3h10 de course. C'est bon, je suis dans mes objectifs. Je repère la première chaise pour m'y arrêter et enlever ces bons dieux de chaussures. J'enlève la boue qui forme un chausson plastique autour de mon pied, désolé pour le sol du gymnase. Je vois que d'autres ont déjà fait la même chose. A droite, Monsieur Loyal annonce l'arrivée de la 1^{ère} féminine. Je jette un œil curieux. Interrogée, elle semble totalement étonnée de son classement... Cette course est décidément très atypique.

Direction le buffet où je m'accorde 15min de répit, au chaud, avant de repartir. Soupe, jambon, Tucs, madeleines et coca ; faut reconstituer ses réserves mais l'appétit n'y est pas. Je glisse une madeleine dans la poche de mon sac « pour la route ». Les 15 minutes passent trop vite, il faut repartir. Je change rapidement mes piles de frontales, le froid en limite l'autonomie et pour une fois je suis prévoyant☺.

1H30 du matin. Le froid vif me saisit et m'inflige de vilaines morsures aux doigts. Me voilà de nouveau dehors pour écrire le second chapitre de cette histoire. Le ravitaillement a été trop court à mon goût mais suffisant long pour que le corps s'habitue au confort d'une salle bien chauffée. Mon T-shirt est légèrement humide ce qui rend le froid plus pénétrant. Le second départ est moins fanfaronnant que le premier. J'accélère l'allure pour remonter en température mais je n'atteindrai plus ma zone de confort désormais. Je regrette mon sous pull Odlo resté dans la voiture. Un coureur bien organisé se serait changé dans le gymnase, pas moi ! Trop Tard ! Trop tard aussi pour diluer l'eau dans mon Camel bak et rendre la boisson moins sucrée ou la réchauffer un peu. Vraiment, je me demande à quoi j'ai bien pu penser pendant la pause...

Une jeune femme coure à coté de moi dans la rue. Nous échangeons quelques mots... des banalités.... Ce sera la première féminine du 82 km. Je lui dis que la première féminine du 52km est une ou deux minutes devant (je l'ai vu partir avant moi). Elle s'appelle Fanny Coyne. Elle n'est pas licencié (comme quoi ! ☺). Elle coure tous les matins dès 5H30 au bois de Boulogne... respect... On parle quelques minutes. La course bifurque de nouveau vers la forêt. Nous rejoignons un autre jeune coureur inscrit lui aussi sur le 82. La deuxième boucle était annoncée plus technique que la première. Je comprends vite la différence. Si le balisage est toujours aussi bien fait (avec une balise fluo tous les 50 m, on ne peut pas se perdre), le chemin devient plus floue : il se perd entre des mottes de grandes herbes folles qui créent des creux et des bosses et endolorissent les chevilles. Attention, il faut se reconcentrer. Mon champs visuel se restreint aux quelques mètres devant moi : je scrute et analyse le moindre défaut du terrain. L'exercice est cependant moins facile à 2 H du mat : les perspectives s'aplatissent et les erreurs de jugement se multiplient. Nous traversons des parties plus récentes de la forêt, plus touffue. L'homme n'y a pas encore mit de l'ordre. Je prends le lead mais je perds le balisage plusieurs fois et entraîne mes poursuivants tantôt dans les ronces, tantôt dans des garrigues de buissons. Nous retrouvons plus loin un chemin forestier plus praticable. De nombreux fossés nous font maintenant obstacles. D'abord petits et peu profonds, j'ai l'impression qu'ils s'élargissent au fur et à mesure que la fatigue me gagne. Pas question de descendre au fond pour prendre le risque de ne plus pouvoir remonter les berges instables et glissantes. Je saute. Le petit groupe se reforme. Mes coéquipiers ont la souplesse de leur jeunesse, tandis que je me plante à chaque fois comme un piquet sur la berge opposée. Cela me stoppe net et m'oblige à relancer à chaque fois. Les jeunes me distancent ainsi, mètre après mètre. Je m'accroche. Alors que sur la première boucle, l'objectif était de distancer tout le monde, de courir seul, cette seconde épreuve réveille un instinct plus grégaire. Courir en meute pour se motiver l'un et l'autre, courir en meute pour ne pas perdre la trace.

La boue fait son retour. Le corps qui a perdu de sa souplesse devient plus difficile à manœuvrer. Petit à petit, je sens que je perds du terrain sur mes jeunes compères. 41km, derniers mots échangés, je leur signale qu'ils ont fait la moitié du chemin☺. Je sais, c'est vache. Déjà je ne vois plus que leurs halos lumineux au fond du tunnel que forme le chemin devant moi... Suis-je mort ? Une montée, chic, je me rapproche de nouveau. Le froid m'aide à ne pas m'arrêter. Deux autres coureurs marchent désormais devant moi, je les passe facilement. Le chemin forestier zig zague. Les fossés auront raison de mon entêtement à rejoindre mes amis d'un temps. Le noir m'enveloppe, me voilà seul. De nouveau, il faut regarder par terre et garder un œil sur le balisage. J'avance mais j'ai la désagréable impression de me trainer, comme si je sautais en l'air

à chaque pas plutôt que d'avancer. Je ne sais pas à combien de km je suis mais je ne veux pas regarder ma Garmin pour éviter d'être déçu. Le carillon de ma montre semble s'être arrêté, qu'attend-t-elle pour sonner un nouveau km celle-là? La faim et la soif reviennent. J'essaye d'aspirer la boisson de mon Camel bak mais son contenu est glacé. Surtout ne pas boire pour éviter de contrarier l'estomac. Je me dis que j'aurai dû utiliser les deux chaufferettes de secours que j'avais dans mon sac pour la réchauffer mais il est maintenant trop tard. Le cerveau continu à gamberger, c'est bon signe.

La galère annoncée se concrétise. Je pensais tenir plus longtemps mais les kilomètres de boue déjà parcourus ont plus puisé dans mes réserves que je ne le pensais. Tout commence à me peser, à commencer par mon sac à dos. J'ai l'impression que la bretelle gauche s'incruste dans mon épaule. Ne plus penser, faire le vide et continuer en mode automatique. Les pensées vont et viennent, elles s'entrechoquent. Se concentrer sur le rythme, uniquement sur le rythme. Ma montre célèbre encore un km de passé. Chaque sonnerie est un succès désormais. La course continue dans la boue, encore et toujours, devant moi un coureur qui titube. Je me rapproche. Il marche. Il essaye de rester en équilibre sur une fine bande de terre entre deux ornières. Il s'écarte pour me laisser passer. Je laisse sa lumière derrière moi, la nuit m'enlace une fois de plus. Cette zone de boue n'en finit décidément plus. Je sens mon objectif de 5h30 m'échapper et la déception me gagner. Je lève la tête et contemple le chemin de toute ma frontale. Une bouche d'ombre vomit sa langue de boue jusqu'à mes pieds. Je m'enlise de plus en plus. Cette scène m'évoque de nouveau l'univers de Lovecraft et l'image du poilu dans sa tranchée. Je ne le sais pas encore mais dans quelques secondes le cours de cette course va totalement changer...

En effet, soudain, tout s'arrête pour moi...

Igor et Grichka Bogdanoff, dans leur émission « Temps X », ont marqué toute ma génération. Il diffusait une série des années 60, « The twilight zone », dont je suis certain que vous connaissez la musique (<https://www.youtube.com/watch?v=NzIG28B-R8Y>)... Souvenez-vous de l'accroche : « Bienvenue dans une autre dimension, une dimension faite de paysages et de sons, mais aussi d'esprits. Un voyage dans une contrée sans fin dont les frontières sont notre imagination : un voyage au bout de ténèbres où il n'y a qu'une destination : la 4ème dimension ». Les histoires en noir et blanc commençaient toujours par des situations banales puis le présentateur, Rod Serling, sortait du décor et expliquait comment monsieur X ou madame Y allait bientôt perdre tous ses jolies repères et ses belles certitudes.

« Ça va ? », une lumière vive m'aveugle. La voie répète, « Ça va ? ». Je m'entends grommeler quelques choses à ce visage que je ne vois pas. Je lui tends un bras avec un pouce levé. La lampe se détourne et le coureur que j'avais passé quelques temps avant poursuit son chemin en titubant, toujours en titubant. Rapide check-up mental... mal nulle part... juste fatigué... Je me tiens au milieu du passage, les deux pieds fichés dans la boue, comme un bâton planté dans la vase. Il y a quelques secondes, la quatrième dimension a pris la forme d'un flash qui a fait basculer mon esprit. Une idée saugrenue qui par sa violence et sa spontanéité a soudain fait caller toute volonté. Qu'est-ce que je fais là ? Cette question tourne et retourne dans ma tête. Qu'est-ce que je fais là ? Je rassure le lecteur, la question n'est pas qu'est-ce que ce « je », cela nous emmènerait trop loin ☺, mais bien qu'est-ce ce que ce « là ». Ici et maintenant... en pleine nuit, au milieu de nul part, en short lycra par -5°C et les pieds dans la boue glacée ? Qu'est-ce que je fais là ? Je suis venu courir mais comment courir dans cette m... Cela devient du n'importe quoi ! Où est le plaisir de continuer ? Quel intérêt ? Alors Qu'est-ce que je fais là ? Je suis certain que mon objectif est foutu alors à quoi bon ? Je fouille dans ma poche et en ressort ma madeleine. Je la mange lentement et l'accompagne d'une rasade d'eau glacée. Je pense aux images du film Forest Gump, lorsque Tom Hanks s'arrête après avoir traversé plusieurs fois les

Etats-Unis et dit : je suis fatigué, je vais rentrer chez moi☺. Le froid me ramène à la réalité. Une voie me parle : si tu t'arrêtes ici mon pti gars, espères pas que quelqu'un vienne te chercher... C'est la fin assurée... C'est vrai : bon dieu qu'il fait froid. Instinct de survie, je me remets à marcher. Mais marcher est finalement encore plus difficile que courir dans ce cloaque. Je m'enfoncé et je glisse. Une colère sourde monte. Elle explose comme un geyser. Les organisateurs ont les oreilles qui sifflent. Quelle intérêt une course où l'on ne peut pas courir ? La colère réveille mon côté obscur et remobilise mes énergies vitales. Au loin, je vois une lumière qui s'approche. L'instinct guerrier reprend le dessus lui aussi : pas question de me laisser dépasser. Je repars, poings serrés. Je vais finir ce parcours de m... et aller me coucher !

Je coure, la rage au ventre, la musique des Cures à fond dans les oreilles. J'avance désormais sourd au monde extérieur. D'autres passages de boue vont suivre mais ne je ne flancherai pas, il ne reste que quelques kms de toute façon. Je vois au loin des lampadaires et bientôt du bitume, enfin. Le sol devient dur et stable mais chaque pas fait désormais vibrer mon corps, tel un coup de masse qui ébranle le dos, les tripes et remonte jusqu'à la nuque. J'essaye d'accélérer pour en finir au plus vite. Je vois face à moi des lumières qui oscillent. Des pisteurs ? Non, des coureurs, ils reviennent en arrière. Là sur la droite, le chemin fait un angle droit vers la forêt. Ils ont raté le balisage. Nous nous rejoignons. 2 des coureurs sont mal au point, je poursuis avec le troisième, plus vaillant. Je bredouille un « alors, on fait du rabe ? », le froid a engourdi mon visage et j'ai l'impression de parler bourré. Je sens dans sa réponse la même colère que celle qui me pousse en avant. Nous faisons un petit bout de chemin ensemble. Il reste quelques kms. A cette distance, on redevient tous concurrents, Le rythme tente de s'accélérer. Je plafonne à 6,45 au Km, pied au plancher et tous les voyants au rouge. Visiblement plus jeune, mon coéquipier me laisse sur place et file droit devant. Je me concentre désormais sur mes deux poursuivants. Surtout les empêcher de remonter et garder mes quelques dizaines de mètres d'avance. C'est maintenant que tout va se jouer.

Ca y est, les lumières de la ville se précisent et nous accueillent. Je garde ma frontale allumée pour mieux voir les balises qui luisent. Le passage en ville est court, on rebifurque à gauche, le long de la voie ferrée. La nuit de nouveau, la boue de nouveau. Garder la distance, surtout garder la distance avec mes poursuivants. Face à moi, un panneau danger fiché dans l'herbe et un énorme fossé me barre le chemin... Pas question de le sauter celui-là. 3 planches font un pont de fortune en son milieu, placé environ 1m50 plus bas. Un mètre 50 ? Plutôt 3 m oui ! Je manque d'assurance, ça glisse, les planche ondulent sous mes pas, je me jette de l'autre côté mais le talus est trop haut et je manque de repartir en arrière, j'agrippe un piquet et dans un dernier effort me hisse sur l'autre berge. Je me retourne, mes poursuivants ont fondu sur moi, ils s'apprêtent eux aussi à descendre dans le fossé. Pas question qu'ils passent ! Il faut tout donner. Bientôt un tunnel me guide sous la voie ferrée et me revoilà en ville. Je tourne à gauche, mauvaise pioche, cul de sac, demi-tour immédiat. Mes poursuivants ont dû aussi galérer pour passer le fossé et j'ai refait l'écart. Je file droit, je cherche la prochaine balise... la balise... Mais où est cette balise... plus rien devant moi... Comment ai-je pu perdre le balisage si près du but ! Me suis-je trompé de chemin ? Je m'arrête. Faut-il faire demi-tour ? Deux frontales surgissent au coin de ma rue. Trop tard, pas question de revenir en arrière, ils me suivent alors allons-y, le duel est équitable. Fin de la rue, une autre ruelle, toujours pas de balise mais je connais l'endroit, je vois ma voiture garée sur la gauche☺. Encore 800m avant l'arrivée. Coures Forest, coures !

Mes poursuivants ne reviendront plus sur moi. Le gymnase se profile. Je sers les dents et mes poings gelés. Je m'engouffre dans le ventre chaud du gymnase après 5H50 de course. 10m, 5m, je lève les bras dans une solitude complète. Peu importe, ce défi n'a de sens que pour moi de toute façon. Mon arrivée surprend monsieur loyal qui discutait dans un coin de la salle, il me demande mon n° de dossard et annonce au micro mon nom et celui du Cose...Je suis surpris

mais déjà en route vers le buffet, tournant le dos à cette course démoniaque.



Mes Speedcross, éventrées par la boue, ont rendu l'âme après s'être bien battues...

Je ne le sais pas encore mais alors que je pensais avoir fait une course peu glorieuse, je finis au pied du podium V1 et 10^{ème} au scratch. Je pense à cette madeleine mangée au 45^{ème} km et aux 5 minutes de perdues. Si j'avais su... Yvette fera mieux et montera sur la troisième marche du podium V2. Bravo ! Surtout quand l'on sait que 50% des partants ont abandonnés cette nuit-là...

L'Origole clôt donc le chapitre 2014. Une page se tourne. Les images, les doutes, les souffrances décanent déjà. Seul le plaisir demeure désormais ; et cette récompense suffit au coureur pour lui faire espérer le prochain défi en 2015. Me voilà prêt !

Excellente année et pleins de joyeux souvenirs en 2015 !